

TEMPERATURE

Du 20 avril 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, 3 P. M., 4 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 20 avril — Indications pour la Louisiane — Temps — beau samedi et dimanche, vents frais du sud.

L'ABEILLE DE DIMANCHE

SOMMAIRE.

Sœur Aïcha, conte d'autrefois. Mariage de raison. Le discours du Roy. Salambô (suite et fin). Les manies des Grands Hommes. Le Portrait. L'Éclat d'Or, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

Nos Ecoles Supérieures.

(HIGH SCHOOLS.)

L'enseignement est très certainement de toutes les branches de l'administration d'un Etat ou d'une ville, en monarchie comme en république, la plus importante, la plus féconde et les résultats bienfaisants pour les particuliers, comme pour les communautés. Si l'Union Américaine, qui ne date que d'un siècle, a fait des pas de géant et s'est élevée, du jour au lendemain, au premier rang des nations du globe, elle le doit uniquement aux écoles publiques, qui ont développé systématiquement le patriotisme dans l'âme de la jeunesse et jeté partout, à profusion, les semences des connaissances utiles et saines.

On peut affirmer hardiment que les écoles publiques sont la première des institutions américaines, la pierre fondamentale de tout l'édifice de l'Union.

Il est donc de toute nécessité que notre enseignement primaire et secondaire repose sur des bases solides, et que nos écoles supérieures produisent des sujets de valeur, ayant des connaissances aussi sûres que variées, et capables de répondre convenablement, victorieusement, glorieusement même, quand il le faut, aux besoins de la situation nouvelle où les étonnantes événements qui viennent de se passer ont placé la nation.

Or, pour faire de bons élèves, il faut de bons professeurs, des gens qui, quel que soit leur sexe, ont des connaissances utiles et durables. Rien ne s'improvise en ce bas monde, l'éducation moins que toute autre chose. Ce qui s'acquiert vite, se dissipe vite, parce cela n'a pas eu le temps de prendre racine, de s'incruster dans l'intelligence. Ce qu'il faut au professeur, c'est moins la variété que la solidité, que la profondeur de ses connaissances, et cette solidité, cette profondeur, s'acquiert qu'avec le temps, qu'à force d'études martelées dans les esprits à coups de leçons, sans cesse répétées—toutes choses qui sont le fruit du temps.

On ne peut qu'applaudir à la résolution que vient de prendre le comité de direction des écoles publiques, en décrétant que la durée de l'enseignement dans les écoles supérieures sera de quatre ans, au lieu de trois. Il ne se passera pas de longues années avant que nous ne nous apercevions des résultats heureux de cette excellente réforme.

Nous ne pouvons qu'en remercier sincèrement le Bureau des Ecoles. Après tout, les Ecoles Supérieures, "High Schools", n'ont été créées que pour les jeunes gens qui se destinent au professorat ou aux professions libérales. C'est ce qu'a parfaitement compris le Bureau et l'on doit l'en féliciter hautement.

HOTEL DE VILLE.

Le comité des Rues et Débarcadères s'est réuni, hier soir, sous la présidence de M. Clark. La discussion a roulé sur des matières assez peu importantes, en apparence du moins.

Ainsi on a remis sur le tapis l'ordonnance relative au Texas Pacific, et elle a été renvoyée à l'avocat de ville, à l'avocat du Bureau des levées, et à la Commission des Docks; ils sont requis de reprendre l'ordonnance en sous-œuvre, et de la rédiger en termes satisfaisants pour tous les intéressés.

Il est rare, ici ou ailleurs, qu'une ordonnance municipale, proposée de bonne foi, en vue du bien public, ne nuise pas à un intérêt particulier quelconque, également légitime et s'appuyant sur une ordonnance précédente, en conflit avec celle que l'on propose. C'est ce qui est arrivé hier, à propos de la présentation d'une ordonnance prohibant la circulation des lourds véhicules sur la rue des Remparts, entre Esplanade et St-Louis.

Il a été prouvé que, par suite d'une ordonnance précédente, tout trafic serait interdit entre St-Louis et Esplanade et que les affaires en souffriraient considérablement. La proposition a dû être rejetée.

La France au lac Tchad.

Des télégrammes reçus ces jours-ci à Paris, au ministère des colonies, il ressort que les trois missions françaises qui, parties de trois points différents, se dirigeaient vers le lac Tchad viennent d'atteindre leur but.

Ces trois missions ont subi des épreuves et traversé des vicissitudes diverses. La première en date, celle de Voulet-Chanoine, s'est fondue, de la manière tragique que l'on sait, en une mission Joalland-Meynier et elle est arrivée au lac Tchad, en décembre. La seconde, la mission Foureau-Lamy, longtemps retenue dans l'Air pour le remplacement de ses chameaux, et souvent contrariée par les Touareg, est parvenue au lac vers le milieu de janvier. Enfin, la mission Gentil, en vengeance, au mois de décembre, l'échec subi, le 17 juillet, par le vaillant Bretonnet qui commandait en quelque sorte son avant-garde, a rétabli l'influence et le protectorat français sur le Baghirmi et a ouvert à nouveau l'accès du Tchad par sa rive méridionale.

Le projet qui avait pour but de concentrer sur les bords du grand lac africain trois grandes missions françaises est donc réalisé. Et c'est cela qu'il importe de retenir des dernières nouvelles transmises à Paris.

MORT DE FALGUIÈRE.

Jean Alexandre Joseph Falguière, statuaire et peintre français, dont nous avons annoncé hier la mort dans nos dépêches, était né à Toulouse le 7 septembre 1831.

Il fut élève de Jouffroy et de l'Ecole des Beaux-Arts et remporta en 1859 le prix de Rome. Il avait débuté au salon annuel de 1857 par un "Thésée enfant", plâtre qui reparut en marbre au salon en 1865. De Rome même il envoya outre deux bustes de jeunes filles (1863), le "Vainqueur au Combat de Coqs". Statue en bronze qui fut achetée par l'Etat (1864) et figura plus tard à l'Exposition universelle de 1867. M. Falguière a depuis exposé: "Tarcinius", "Martyr Chrétien", statue plâtre (1867), reproduit en marbre en 1868; "Ophélie" plâtre (1869) reproduit en marbre (1872); "Pierre Corneille", (1872), statue marbre destinée au Théâtre Français; "Danseuse Egyptienne", (1875); la "Suisse accueillant" l'Armée française, groupe en plâtre (1874), dont une épreuve en bronze fut offerte par la ville de Toulouse au Conseil fédéral: M. Carolus Duran, buste, et Lamartine (1876) statue plâtre, dont le bronze exposé en 1877, a été solennellement inauguré à Mâcon (août 1878); "le Cardinal de Bonneschosa", buste (1878); à l'exposition universelle ne la même année, "Tarcinius et le vainqueur du combat des coqs"; "Saint-Vincent-de-Paul", statue en marbre pour l'Eglise Sainte-Genève (1879); "Eve" statue en marbre; "la baronne Daumesnil" (1880); "Diane" statue (1882), l'une de ses œuvres les plus remarquées; "l'Asie", statue en marbre (1883); "Marie Kolb", de la Comédie-Française, buste; "Olympe chasseresse", statue en plâtre (1884), reproduit en bronze l'année suivante; "Bacchantes", groupe en plâtre; "Coquelicot cadet", buste (1886); "A la porte de l'école", groupe en plâtre, et la reproduction de "Diane" en bronze (1887); "la Mnisque", statue en marbre (1889); "la Femme au pignon" (1890); la statue de "Diane" en marbre (1891); sans compter un certain nombre de bustes aux seules initiales de modèles.

M. Falguière s'est également fait connaître comme peintre; nous rappellerons parmi ses tableaux dont plusieurs ont été très remarqués: "Près du Châtelet" (1873); "Les Lutteurs" (1875); Cain et Abel" (1876); "La décollation de Saint-Jean-Baptiste" (1877); "Rusoune" (1879); "Abattage d'un taureau" (1881); "Evantail et poignard" (1882); "Le Sphinx" (1883); "Hylas, Orfranade à Diane" (1884); "Acis et Galatée" (1885); "L'Aïeule et l'enfant", d'après la poésie de Victor Hugo (1886); "Madeleine" (1887); "L'Incendiaire", panneau décoratif; "Nain mendiant", soufre de la ville de Grenada (1888); "Junon" (1889).

En dehors des Salons, on doit à M. Falguière, comme œuvres de sculpture, la "Statue de Gambetta", à Cahors, inaugurée avec grande solennité le 2 avril 1884, jour anniversaire de la naissance du patriote; puis le "Monument de l'Amiral Courbet", à Abbeville, inauguré le 17 août 1890. Il a été chargé de l'exécution du "Monument de La Fayette", pour une place publique de Washington. Une œuvre à part, qui n'a pu être réalisée d'une façon définitive, est le couronnement décoratif de l'Arc de Triomphe de l'Etoile, dont la maquette exécutée en charpente et en plâtre, dans des dimensions colossales, comprenait un char avec quadriges, des personnages et des scènes allégoriques, sous le titre de "Triomphe de la Révolution". Ce monument provisoire figura sur l'Arc de l'Etoile de 1881 à 1886.

Cet artiste a obtenu, comme sculpteur, deux médailles en 1864 et 1867, une médaille de 1re classe en 1867 (Exposition Universelle), la médaille d'honneur en 1868, et une médaille de 1re classe en 1878. Comme peintre, il a reçu une médaille de 2e classe en 1875. D'abord de la Légion d'honneur en 1870, il a été promu officier à la suite de l'Exposition Universelle de 1878 et commandeur le 29 octobre 1889. Il a été nommé professeur à l'Ecole des Beaux-Arts le 18 octobre 1882 et élu membre de l'Académie, en remplacement de son maître Jouffroy, le 18 novembre suivant.

UNE SUPERBE PERORATION.

Le R. P. Feuillette en prenant possession, ces jours derniers, du poste de prieur d'Arceuil, en remplacement du Rév. Didon, a prononcé un fort beau discours dont la péroraison que nous reproduisons, est animée d'un grand souffle patriotique:

Trois souvenirs glorieux plantent sur vous; une triple protection vous couvre; trois noms sont écrits au frontispice du temple où vous êtes entrés, car l'école est un temple: les noms des Pères Lacordaire, Captier, Didon, l'un des plus glorieux du siècle, l'autre un de ses martyrs, celui-ci le dernier disparu de ses grands orateurs et de ses grands prédicateurs; tous trois fils de leur siècle, l'aimant passionnément, ayant toujours uni dans leur cœur ces deux amours indissolubles: la religion et la patrie, Dieu et la France.

Et n'est-ce point ce que symbolise le drapeau de votre école que je veux saluer à cette première heure? Il est le drapeau de la France, il cache dans ses plis son invisible majesté qui fait s'incliner les fronts et battre les cœurs; dans la radieuse clarté de ses trois couleurs, il est l'historien le plus éloquent, le chanteur le plus vibrant des gloires, des espérances et aussi des larmes et du sang de la patrie. Mais ce drapeau, avec sa noble et fière devise écrite avec le sang des martyrs, devient aussi l'étendard de votre foi, et il vous orie d'être fidèles à cette foi jusqu'au sang, d'être bons, généreux, vaillants, ardents au travail, enthousiastes pour votre propre avenir, pour la joie de vos familles, pour la gloire de l'école, et enfin et surtout, comme le dit votre devise, "pour le bon Dieu".

SIR HOWARD VINCENT A SAINTE-HELENE.

Dans une interview qu'il a accordée à un correspondant londonien, sir Howard, qui revient de l'Afrique du Sud, a dit qu'à son retour il avait visité Sainte-Hélène et qu'il avait remarqué avec chagrin que, sur le lieu où Napoléon Ier était resté enseveli pendant dix-neuf ans, pas la moindre plaque commémorative n'avait été posée. Il a demandé la croix de la Légion d'honneur pour le vieux sous-officier français qui, depuis 1830, monte la garde autour de la maison et de la tombe de Napoléon. En ce qui concerne la pose de la plaque et l'entretien de la tombe, il ignore, dit-il, si ce soin concerne le gouvernement français ou le gouvernement anglais.

Il est facile de renseigner à cet égard. Sous le second Empire on s'é-

mut de l'abandon où étaient laissés les vestiges du séjour et de la mort à Sainte-Hélène du fondateur de la dynastie. Le Corps législatif vota des fonds pour l'entretien des lieux. Le petit domaine entourant la tombe fut acheté 38,000 francs à l'Anglais qui le possédait. La maison et le terrain de Longwood où mourut Napoléon furent donnés gratuitement par le gouvernement anglais. Le capitaine du génie Masselin fut alors envoyé dans l'île pour opérer les restaurations nécessaires. Il y resta vingt-deux mois, de mars 1839 à décembre 1860, et partit en laissant comme gardiens un officier supérieur, vétérinaire de Waterloo, et deux sous-officiers du génie. Un de ceux-ci et le vétérinaire de Waterloo ont disparu. Reste l'autre sous-officier, celui auquel M. Howard Vincent fait allusion.

Il s'appelle Morillot et a épousé une Anglaise, dont il a eu sept filles, qui ne parlent que l'anglais. Lui-même, bien qu'il soit l'agent consulaire français à Sainte-Hélène, ne sait plus qu'à peine le français. Gagné par le milieu, il a laissé, dans l'antichambre de la maison de Longwood, qui servait de salle des gardes à la suite du prisonnier, marier en trophée le drapeau tricolore et le drapeau anglais.

Les antécédents de Sipido.

Sipido, qui a attenté aux jours du Prince de Galles, est âgé d'un peu plus de quinze ans; il exerce la profession de plombier-ferblantier. Il était, paraît-il, un ouvrier laborieux, mais d'une imagination très exaltée, lisant des ouvrages socialistes, fréquentant les réunions publiques et principalement les meetings de la Maison du Peuple.

Le jour de l'attentat, il s'était fait écrire par un compagnon une fausse lettre lui offrant un emploi à la Maison du Peuple, pour obtenir de ses parents la permission de s'absenter et de mettre ses habits du dimanche.

D'après des rapports de police, Sipido serait considéré comme un anarchiste militant, mais l'enquête judiciaire a révélé qu'il n'était affilié à aucun groupe anarchiste. La guerre du Transvaal aurait, dit-on, exercé une influence particulière sur son esprit, facilement enclin aux utopies socialistes et aux rêves exaltés.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Notre grand regret, au regret de toute la population américaine et créole, le Tulane ferme ses portes samedi soir, après une brillante semaine durant laquelle la troupe de Wolf Hopper a fait de très belles salles et remporté de brillants succès. Nous ne pourrions plus entendre la troupe de M. De Wolf Hopper, dans "Charlatans", que trois fois: aujourd'hui, en matinée et le soir, et demain soir, pour la clôture de la saison.

GRAND OPERA HOUSE.

Ce soir, dernière représentation de "Quo Vadis", le grand succès de la semaine qui finit, ce soir. Demain dimanche, en matinée, 1ère de "Sapho", une des conceptions les plus originales et les plus réussies d'Alphonse Daudet.

Interprété par Miss Lyon, le rôle de Fanny Le Grand (Sapho), sera accueilli avec enthousiasme par les habitués du Grand Opera House—Une semaine heureuse qui commence pour le théâtre de M. Greenwald.

Concert (fête musicale) donné par Mme Jame. Noiz.

C'est après-demain, lundi, à 8 heures du soir, dans la grande salle Sophie Newcomb, que Mme James Noiz donne le grand concert vocal et instrumental que nous avons déjà annoncé, et qui est attendu avec impatience par tous les amateurs de la Nouvelle-Orléans. A cette "fête musicale", nous aimons ce mot, il exprime nettement, suivant nous, l'idée que l'on doit se former de cette soirée, qui ne ressemble à aucune autre—prend part toute l'élite de nos chanteurs et instrumentistes, amateurs ou artistes de profession.

Rien que de très naturel. Mme James Noiz occupe une place à part dans notre monde musical. C'est non seulement une artiste d'un talent réel, connaissant à fond tous les secrets du chant, tout le mécanisme de la voix humaine, mais aussi une diseuse de premier ordre, à la fois fine et dramatique, et détaillant tout ce qu'elle fait avec autant de puissance dans l'expression que de fini dans les exécutions.

Mais il ne suffit pas d'être une excellente chanteuse pour faire un bon professeur. Ce qui distingue le professeur, c'est le don, extrêmement rare, de communiquer à l'élève la compréhension et surtout la mise en pratique des procédés, mécaniques en quelque sorte, à l'aide desquels l'apprenti s'élève à la perfection dans les exécutions. C'est un don de communication, de transmission de maître à élève, Mme Noiz le possède au plus haut degré. Elle est professeur non seulement grâce aux principes puisés dans l'école, mais par instinct. C'est là ce qui fait sa valeur tout-à-fait exceptionnelle.

Nous pourrions en juger, du reste, lundi, alors qu'elle nous fera entendre les charmantes élèves qu'elle a formées, avec autant de goût que de savoir.

En outre de Mmes Desosses, Wehrman, Legardeur et Garland, et de MM. Salomon, Grisai et Barbier, nous entendrons Mmes K. McCloskey, J. Avegno, O. Lastrapes, Mme R. B. Mayfield, Mmes L. Voorhies, Lucie Martin, C. P. Fenner, C. J. Miller, J. Branson et T. Jurgens.

CRESCENT THEATRE.

Le Crescent ne pouvait faire un plus heureux engagement que la troupe Wilbur-Kirwin, qui nous donne, chaque semaine, une grande variété de charmantes opérettes, et même de grands opéras, tels que "Fra Diavolo", la "Grande Duchesse", la "Mascotte", la "Bohemian Girl", "Said Pacha", et bien d'autres œuvres de premier ordre.

Aujourd'hui, en matinée et le soir, les "Cloches de Corneville". Nous donnerons, demain, le programme de la semaine prochaine, mais nous pouvons toujours annoncer pour demain la "Mascotte".

L'ESPRIT DES AUTRES.

On cite des cas à l'appui de la mobilité de l'esprit féminin. "J'ai connu", dit à son tour Taupin, une femme qui avait pris son mari en grippe à cause de l'usage qu'il faisait du tabac en poudre... Devenue veuve, ça ne l'a pas empêchée de se remarier avec un commissaire-priseur.

Un mot amusant—et bien nature—de petite fille. Une de ses petites amies de classe lui dit: "Comment! tu prends le tramway pour venir à la pension!..." "Oh! moi, répond-elle, je ne suis pas noble!..."

L'eau pure est un bienfait que nous [tenons des dieux, Ils ont voulu pour nous la répandre [en tous lieux. Mais celle d'Abita fait cent fois plus [de bien. A 6 c. le gallon, achetez: c'est pour [rien.]

DEPECHE

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE

M. McKinley en automoto

Presse Associée

Paterson, New Jersey, 20 avril.—Le Président et Mme McKinley qui sont actuellement les hôtes de Mme Hobart, veuve de l'ancien vice-président, à Carroll Hall, ont profité du joli temps printanier d'aujourd'hui pour faire une promenade dans l'automobile électrique du fils de Mme Hobart, Garrett.

Dans l'après-midi, M. et Mme McKinley et Mme Hobart sont allés en voiture au cimetière Cedar Lawn où repose le défunt vice-président.

Dans la soirée, le Président, accompagné de M. Garrett A. Hobart, du docteur Rixey et du secrétaire Cortelyou, s'est rendu à la foire organisée au bénéfice de l'hôpital général du premier régiment.

Demain, le Président et M. McKinley, le docteur Rixey et le secrétaire Cortelyou partiront pour New York, où ils descendront à l'hôtel Manhattan.

Dans la soirée, le Président assista à la conférence océanique tenue dans la salle Carnegie.

La croix de Victoria au major Bathie.

Presse Associée

Londres, 20 avril.—La "Gazette" annonce que la Reine a décerné la croix de Victoria au major William Bathie, du corps médical de l'armée, pour bravoure remarquable à la bataille de Colenso.

Le major Bathie est parti à secours des artilleurs sous un feu violent de mousqueterie durant la bataille du 15 décembre, et il a plus tard, ramené le corps du lieutenant Roberts, fils de Lord Roberts, qui avait perdu la vie en essayant de sauver les canons, et la croix de Victoria fut décernée après sa mort.

C'est sous une vive fusillade que le major Bathie accomplit ce dernier exploit.

Du haut du pont de Brooklyn

Presse Associée

New York, 20 avril.—Une jeune femme élégamment habillée sauta du haut du pont de Brooklyn dans la Rivière de l'Est cet après-midi à deux heures.

Elle est sortie d'une voiture au milieu du pont, enjambrée de quel que façon le garde-fou et se laissa plonger. Elle a été recueillie dans un bateau, mais on ne sait si elle est blessée.

Elle a été ramenée sans connaissance. Son nom est, croit-on, Mary Denise.

N'oubliez pas votre vie en fumant et en buvant du tabac.

Pour abandonner facilement et pour toujours l'usage du tabac, avoir du magnésium, être plein de vie, nerveux et vigoureux, prenez No-To-Bac, le merveilleux rénovateur qui rend fit les hommes faibles. Chez tous les pharmaciens, 50 cent. \$1. Cure garantie. Brochure et échantillon gratuits. Address: Sterling Remedy Co., Chicago ou New York.

NAVIGATION FLUVIALE.

Dépôts de bateaux à vapeur

SAMEDI, 21 AVRIL 1900.

Rivière Rouge—W. T. SCOVELL, à 5 P. M. Rivière Ouachita—PARLOK CITY, à 5 P. M. Grand Lake et Bonds—T. P. LEATHERS, 5 P. M. St-Louis—CITY OF ST-LOUIS, à 5 P. M. Madisonville—NEW-CAMELIA, à 4 P. M.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaigue.

DEUXIEME PARTIE.

XI

(Suite.)

—Je ne dirai rien, bien entendu. Cécile s'en alla, sans ajouter un mot, serrant les lèvres, som-

bre. Sur son chemin, elle rencontra son fiancé, ce Jean dont elle parlait à son père, lors de la dernière visite à celui-ci.

Il appartenait, comme Jollivet, à la corporation des forts de la Halle.

Dans sa famille, à peu près depuis sa fondation, on en faisait partie, de père en fils.

Un robuste gaillard, naturellement bon sujet; il aimait Cécile, une des plus jolies filles du marché, sincèrement.

Elle, elle en était folle, comme on l'est à dix-huit ans, du premier garçon qui vous murmure des paroles d'amour.

Parmi les porteurs, on était très excité contre la "femme à Jollivet", et le père de Jean, Louis Grandidier, fulminait surtout contre elle.

Non seulement par les siens, mais par tous les "copains", le jeune homme avait la tête montée.

Chaque jour encore, il entendait répéter: —C'est moi qui ne voudrais pas de la fille! Si lui prenait, un beau matin, la fantaisie d'imiter sa mère!

Jean Grandidier était un faible; il gardait sa tendresse pour Cécile, innocente d'une aberration que personne ne pouvait prévoir, mais il n'avait même pas dire qu'il avait pensé à l'épouser.

La veille, après l'enterrement

de la victime, où les forts se rendaient en corps, ayant serré la main de la jeune fille, il s'était senti très remué, pris d'un remords.

Et, marchant un instant à côté d'elle, à la sortie du cimetière, il lui disait:

—Laissons passer le temps... il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble maintenant. Cette affaire-là s'apaisera... les parents changeront d'avis.

—Oui, murmura-t-elle, cela vaut mieux.

Maintenant, ils se firent à peine un signe de tête de politesse, mais le regard de Jean avait son affection et sa pitié.

Cécile éprouva comme un réconfort, une douceur descendit dans son âme si profondément, n'ôtrée qu'elle en arrivait par moment à se demander, si elle aurait longtemps la force de supporter une pareille vie.

Il lui fallait en réalité beaucoup de courage.

L'année des six enfants, secondés autant qu'il en était capable par son frère Albert, charbon de son état, et commençant seulement à gagner un peu, les autres ne lui donnaient guère que du tracass, dénotant moins qu'ils n'écoutaient les parents, difficiles à conduire, à l'exception de Juliette, la plus petite et la plus docile.

C'était une chance pour elle d'avoir Pierre Estarat, plein de cœur à la besogne, intelligent,

dévoué, comme s'il avait toujours vécu avec eux.

Au moment où elle regagnait la place, où la fille qu'employait, avant l'irréparable malheur, Jeanne Bossier, la secondait, le jeune garçon revenait d'une course avec Juliette, la Zézette du pauvre père.

Devenu l'ami de l'enfant, il s'en faisait l'esclave, ne distrayant de temps en temps un son, non de l'argent mis jour par jour de côté, pour envoyer à sa mère, mais du peu qu'il gardait pour son entretien à lui, qu'adfin de lui acheter une molette frivole.

Pierre allait sur ses quinze ans et devenait sérieux comme un homme.

Il avait vu souvent pleurer la veuve; on avait eu beaucoup de misère dans la chaumière, non de celle de la grand'mère Soucand, malgré l'aide des voisins et celle de la vieille femme en particulier.

On ne pouvait être aux portes à mendier, et les hivers où les pommes de terre manquaient, où le pain augmentait, on se couchait plus d'une fois sans manger, les enfants, fiers comme leur mère, acceptant bien quand on donnait, mais n'osant pas demander.

Désormais, on ne se couchait plus sans une bonne écuelle de soupe, ou sans quelques belles pommes de terre cuites sous la cendre, dans la chaumière où Mme Estarat bé-

nissait son fils aîné, son Pierrou-

net.

Celui-ci se dirigeait à mer-

veille.

Paris ouvrait ce cerveau de petit paysan, sans lui enlever sa logique naïve, son honnêteté et aussi les principes d'économie, inculqués plutôt par la force des choses, que par une mère, n'ayant jamais vu peut-être une pièce d'or, et pour qui quelques sous les jours où ils tombaient dans la chambre basse, au plancher de terre battue, représentaient une fortune.

Pierre devait s'attacher davantage à ces enfants poursuivis par le malheur, qui à son arrivée dans cette ville ahurissante où l'on gagnait sa vie, se montraient, tout en le "blaguant", des camarades.

Zézette, pauvre innocente, réclamait le plus son père et sa mère.

Aussi, c'était à elle qu'il donnait toutes ses préférences.

Puis, il avait un cœur de son âge, dont il était le parrain et qu'il affectionnait particulièrement.

La petite Jollivet la lui rappelait. Avec cela, très jolie, Zézette, des cheveux à foucou, qui bouclaient, robuste, bien plantée. Elle ressemblait à son père.

Tout à l'heure, en allant porter, avec lui, un gros bouquet chez une cliente, elle lui avait dit, se pendant sautillante à son

bras:

—Nous nous marierons tous les deux, pas, Pierre?

Et lui, répondant, convaincu:

—Bien sûr, si tu veux de moi, quand tu seras grande.

XII.

Un matin, vers onze heures, Me Claude Varagniez et Me Silvert sortaient ensemble du Palais de Justice.

—Vous ne montez point déjeuner avec nous? demanda le premier à son jeune collègue; il y a longtemps que cela ne vous est arrivé, avant notre deuil...

La surprise serait des plus agréables à ces dames...

—Même à Marie Thérèse?

—Surtout à elle!

Claude regardait le jeune homme de façon scrutative.

Il s'était dit, après sa dernière conversation avec sa fille, qu'il sonderait un jour ou l'autre, très sérieusement, son sentiment à l'égard de celle-ci.

Il voulait s'assurer que son amour était de ceux qui résistent à l'épreuve du temps.

Il lui demanderait même sa parole, au cas où Frédéric se monterait tel qu'il l'espérait, qu'il l'attendrait jusqu'après la mise en liberté de Chérite.

Car savait-on si, d'ici-là, libre de se dégager, le fiancé, fatigué de trop longues fiançailles, ne se laisserait pas captiver par quelque autre pouvoir charmeur?